

Zeitschrift: Domaine public
Herausgeber: Domaine public
Band: 33 (1996)
Heft: 1252

Rubrik: Note de lecture

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 25.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Deux manières de lien à autrui

Le Prix Michel-Dentan, qui distingue chaque année le meilleur de la production romanesque suisse romande, a été remis à Lausanne le 28 mars, ex aequo à Pascale Kramer, pour «Manu» et à Ivan Farron, pour «Un après-midi avec Wackernagel».

RÉFÉRENCES

- Manu*, Pascale Kramer, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1995.
Un après-midi avec Wackernagel, Ivan Farron, Ed. Zoé, Genève, 1995.

Ironie tragique: *Britannicus*, au moment où il va être empoisonné, se hâte joyeusement vers ce qu'il croit être une réconciliation. L'invention de Pascale Kramer, dans *Manu*, consiste de même à raconter une tragédie en adoptant tout au long du livre le point de vue d'un personnage, Yvan, qui est aussi peu doué pour ce genre que pouvait l'être *Britannicus*.

Yvan est un homme gai, qui aborde la vie avec une indolence amusée. Ces heureuses dispositions, ainsi qu'un sens moral qui s'adapte aux circonstances avec élasticité, vont beaucoup l'aider à bagatelliser la supercherie qui sert de déclencheur à toute l'histoire.

Allant à la plage avec son fils, un enfant de deux ans – nous sommes à Athènes, en été, pendant les chaleurs – Yvan rencontre dans le bus *Manu*, et lui raconte qu'il est veuf, que sa femme est morte dans un accident de la circulation, alors qu'en réalité elle s'est rendue dix jours à Turin pour l'enterrement de son père. C'est le début d'une histoire caniculaire: pendant dix jours, *Manu* et Yvan font l'amour souvent et partout. C'est le début, aussi, d'une comédie de dupes. *Manu* ignore qu'Yvan lui a menti, et Yvan veut ignorer que la «si jolie folle» qu'il prend plaisir à tromper s'attache à lui plus que de raison.

Distraction criminelle

Autour de cette histoire de passion sexuelle et de cette comédie à la Marivaux, la violence est omniprésente. Elle cerne les personnages, ouvre à côté d'eux un univers irréconcilié, brutal et dangereux. Mais Yvan et *Manu*, tout occupés à se «donner du plaisir», ne s'aperçoivent de rien... En particulier, ils oublient le «petit», qui assiste en tiers à tous leurs ébats, et s'en ressent. Ses vomissements, ses crises d'agressivité, ses bouderies sont décrits. Mais les amants «passent à côté» de tout cela; leur distraction criminelle témoigne d'un monde qui s'est appauvri de la possibilité d'être perçu tragiquement. Et Pascale Kramer témoigne de cette cécité en lui donnant la forme d'un récit où domine le point de vue d'Yvan – un point de vue candidement amoral, et tragiquement insuffisant.

Un après-midi avec Wackernagel restitue le cours sinueux des ruminations d'un homme assis sur un banc, qui attend Wackernagel, qui ne viendra pas. Ce protocole conscientieux dévoile un homme qui réfléchit et qui

est inquiet. Sa réflexion le conduit à penser que nous sommes soumis à une fatalité certaine, mais obscure. Mais lorsqu'il s'interroge sur le mode d'action de cette fatalité, il aboutit à des hypothèses qui sont à l'inverse claires, mais incertaines. D'où son inquiétude.

Dérive vers l'inquiétude

Par exemple, la rencontre attendue avec Wackernagel obéit sans doute à un destin qui déterminait ses «actes et les miens au sein d'un cadre géographique et temporel bien délimité». Dès lors, le devoir de la réflexion est tracé: il faut «examiner chacun des trajets que pouvait avoir emprunté Wackernagel à sa sortie de la clinique». Mais la recherche, menée avec soin, débouche sur «une infinie série de probabilités qui ne comportaient rien d'absolument certain.» Comment arrêter cette dérive vers l'inquiétude? Il faut une butée.

L'exemple de Wackernagel fournit au narrateur un modèle de la maîtrise qui lui manque. Wackernagel est un dandy méthodique et désespéré, dont même les colères n'ont rien d'improvisé. Tout, chez lui, obéit à «une construction parfaitement élaborée». Wackernagel est ainsi devenu à lui-même sa propre fatalité. Mais on dit Wackernagel changé par son séjour à la clinique psychiatrique. Le modèle, peut-être, est devenu faillible. Aussi le narrateur appréhende-t-il la rencontre, et les mois vont venir.

Logique du malheur

Toujours, le ressassement des inquiétudes alterne avec la litanie des rationalisations édifiées pour leur faire pièce. Le narrateur d'*Un après-midi avec Wackernagel* est assurément un bel exemple d'obsessionnel! Et la syntaxe ample, complexe et parfaitement maîtrisée qu'Ivan Farron lui prête restitue parfaitement la logique du malheur obsessionnel – ce déchirement entre la volonté de conclure, qui lui paraît légitime, et le scrupule d'inventorier à l'infini, qui lui paraît nécessaire.

Le désir d'exprimer deux manifestations extrêmes et contrastées du rapport à l'autre – la légèreté amorphe et la pesanteur trop morale – s'est rencontré, chez Pascale Kramer et chez Ivan Farron, avec la forme qui était nécessaire pour rendre ce désir esthétiquement convaincant. La chose est assez rare pour qu'on leur en sache gré. ■

Jean Kaempfer